

ABONNEMENT.

A QUEBEC :
12 mois, 10s.
6 " 5s.
3 " 2s-6d.
payable d'avance.

L'ORDRE SOCIAL.

ABONNEMENT.

A LA CAMPAGNE :
12 mois, 7s-6d.
outre les frais de
Poste.
payable d'avance.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, AGRICOLE ET DE TEMPERANCE.

C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde.—*Ryancey*

BUREAU DE REDACTION,
No. 5, Rue des Jardins.

QUEBEC, JEUDI, 12 SEPTEMBRE, 1850.

BUREAU DE REDACTION
No. 5, Rue des Jardins.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO.

Littérature.—Le Testament.—**Bibliographie.**—Les Pamphlets de Carlyle, par J. Mésard, (suite et fin).—**Morale.**—Simon de Nantua ou le Marchand Forain.—**Histoire.**—Quelques extraits de l'histoire ecclésiastiques du Canada, Notre-Dame de Lorette, par P. J. Bédard, Ptre.—**Chronique Politique.**—Critiques sur le Pamphlet de M. Rankin, A. M. intitulé : Les Biens des Jésuites en Canada sont propriété publique.—Nouvelles locales ; Faits divers, &c, &c.

LITTÉRATURE.

Le Testament.

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

Parmi toutes les villes des Pays-Bas, Anvers est certainement une des plus belles et des plus nobles ; nous l'appellerions volontiers la *gothique et l'espagnole*, si l'on n'avait pas abusé de ces épithètes, mais, flamande ou castillane, elle n'en est pas moins superbe et fière, couché au bord de son fleuve aux eaux rapides, et élevant dans les nues le faisceau de ses tours. Elle offre un double caractère distinct et remarquable : sur le port, elle est toute activité et bruit ; dans les rues, sur les places publiques, elle est sérieuse et calme. Consacrée à deux cultes, le négoce et les arts, elle conserve les traditions de la vieille hanse allemande et celle des Rubens et des Van-Dyck, et ses habitants sont organisés de telle sorte, que l'exposition d'une toile nouvelle les émeut autant que l'arrivée d'un trois mâts chargé des trésors des Indes. Les petits enfants y connaissent Java et Manille, mais ils connaissent aussi et montrent avec orgueil la maison où vécut Rubens et les églises où vivent toujours les œuvres de ce pinceau immortel. Les tableaux, les statues, les médailles, les précieux manuscrits, sont un héritage de famille dans cette Florence des Pays-Bas ; les collections s'y transmettent, en s'enrichissant, de race en race, et nous pourrions nommer mainte famille qui, par insouciance ou par austérité de principes, a renoncé à tout luxe personnel, mais qui garde dans un modeste salon des chefs-d'œuvre de Teniers ou de Van-Dick, qui suspend au chevet d'une humble couche un Christ de Duquesnoy, et qui révèle à quelques rares élus, admis dans le sanctuaire, des collections d'une richesse inouïe, amassées par le goût patient de plusieurs générations. La vie, dans cette ville sévère, a une noblesse calme, que l'envie de paraître ne dérange jamais, et les arti-

sans eux-mêmes semblent participer à la dignité dont sont empreints les hommes et les monuments. Celles de nos lectrices qui connaissent Anvers nous pardonnent cette digression ; puissions-nous donner aux autres l'envie d'en vérifier l'exactitude !

Nous devons, en commençant cette histoire, rétrograder et nous transporter en l'année 1619, alors que le cardinal-archevêque gouvernait les Pays-Bas. La soirée du 31 décembre était déjà avancée ; la neige qui tombait, épaisse et lente, n'était plus affaissée que sous les pieds de quelques buveurs attardés ; toutes les maisons étaient fermées, et les lampes qui brûlaient au coin des rues, devant les images de la sainte Vierge, brillaient seules dans l'obscurité : la voix du veilleur, qui annonçait les heures du haut de la tour Notre-Dame, troublait seule le silence. Onze heures venaient de sonner aux églises des paroisses et des monastères, et le calme nocturne devenait de plus en plus profond. Cependant on veillait encore dans un des beaux hôtels de la place des Meirs, et le passant aurait pu distinguer une faible lueur perçant à travers les volets du rez-de-chaussée. Cet hôtel était celui de messire Tillegem, conseiller à la cour souveraine de Braban, et revêtu en outre de toutes les dignités municipales que les Flamands nobles partageaient avec les bourgeois et les riches marchands.

Quoique le couvre-feu fut sonné depuis longtemps, le vieux magistrat n'avait pas encore cherché le repos ; il restait assis auprès du feu, dans une chambre riche et sombre. Il n'était pas seul : de l'autre côté de la table massive était placée une jeune fille qui, le front penché, les yeux baissés, semblait lire attentivement dans un gros volume. Un regard observateur eût découvert en elle une préoccupation inquiète ; ses doigts ne tournaient pas les feuillets du livre, ses yeux ne suivaient pas les lignes, mais, de temps en temps, se levant avec timidité, ils interrogeaient le front du vieillard : celui-ci, sévère, soucieux, regardait les tisons qui se consumaient dans lâtre, prêtait l'oreille aux bruits étouffés de la rue, et donnait des marques visibles d'une violente impatience.

—Onze heures ! s'écria-t-il enfin. C'est trop ; j'ai été trop bon pour ce fils mal obéissant !

—Mon père, j'entends des pas ! dit Ludovise, dont les membres étaient agités par un tremblement nerveux. C'est Georges ! le voilà !

Un coup de marteau fit retentir le vestibule. Plusieurs portes s'ouvrirent : on entendit la voix d'un domestique qui disait : « Monsieur le conseiller vous attend et désire vous parler, Monsieur Georges. »

La porte du salon fut poussée : on vit dans l'antichambre plusieurs vieux serviteurs à l'air triste et